

La république des oiseaux

Par Jean-Michel POLGE

L'autogire des montagnes

Pourtant centenaire, l'autogire est sûrement l'aéronef le plus méconnu. Le néophyte le prendra pour un hélicoptère, mais la plupart des pilotes se demandent surtout comment ça vole. En Cévennes, au cœur de la République des Oiseaux, le village de Sénéchas a structuré sa vie quotidienne autour de cet appareil. Notre envoyé spécial, Nicolas Le Chardonnel est allé se rendre compte sur place.

En gare de Langogne, le train s'est arrêté définitivement. Au delà, la voie se découpe en tronçons dont le plus long n'excède pas le kilomètre. C'est là que commence la République des Oiseaux. Pas de routes, pas de trains, depuis près de quinze ans, la région s'est organisée autour du transport aérien léger.

Mon pilote m'attend sur le quai, sanglée dans une tenue de toile enduite et casquée de cuir, elle ne doit pas peser plus de quarante kilos et doit encore fréquenter les bancs du collège. C'est pourtant d'une main sûre qu'elle m'arrime sur le siège de son appareil et prend place auprès de moi. Nous sommes sur le parking de la gare et je cherche désespérément des yeux l'endroit d'où nous pourrions décoller.

La machine ne ressemble à rien même si tous les éléments me sont familiers : sous mes fesses, un léger siège de toile comme on en utilise en camping. Dessous, rien ! Devant mes pieds, rien ! A gauche, le pilote, à droite, rien ! Dans mon dos, un moteur de moto auquel est accouplée une immense hélice de bois. Au-dessus, rien, ou presque : une fine lame d'aluminium.

Contact, moteur... le rotor sous l'effet de la rotation devient transparent mais rien ne se passe. L'engin roule une quinzaine de mètres et me voilà suspendu dans le vide au dessus des voies, au côté d'une adolescente qui s'amuse à me retourner dans tous les sens.

A quatre cent mètres au dessus du sol, elle coupe le contact et nous descendons tranquillement à la verticale, comme dans un ascenseur panoramique. Le sifflement du rotor est impressionnant. Quand on a le sentiment imminent qu'on va s'écraser, le moteur repart et l'autogire bondit en avant. Demi-tour sur place en plein air et nous voilà parti à travers les montagnes direction Sénéchas.

En deux mille cinq, il m'avait fallu cinquante minutes au volant de ma Renault Alezane pour rejoindre ce petit village. C'est exactement le temps qui nous permettra de faire l'aller retour et quelques exhibitions autour du clocher de l'église.

Mon pilote ayant décidé de suivre le dernier morceau de voie ferrée pour entrer dans Langogne, à une altitude de cinquante... centimètres, la motrice du train qui doit me ramener sur Paris grossit de manière inquiétante et je ferme les yeux pour ne pas voir le choc... qui n'aura pas lieu. En les rouvrant, je réalise que l'appareil est posé sur les rails. A dix pas de moi, l'employé des chemins de fer vérifie les lanternes de queue du convoi.